

5

Acteurs de l'histoire : la biographie comme genre historique et l'histoire locale en Afrique de l'Ouest et du Centre

J'ai voulu, dans ce manuel, introduire le débat épistémologique sur les tendances de l'historiographie et la permanence de la biographie. Il est incontestable que le genre biographique a constitué, des siècles durant, le fondement de l'historiographie. Il en a été ainsi dans l'antiquité classique où les récits de vie furent un genre particulièrement prisé. L'historien latin Tite-Live (69 av. J. C. - 17 ap. J.C.) a publié une monumentale *Histoire de Rome* où il a retracé, dans un style vivant, l'action des grands hommes. De même, Suétone Caius S. Tranquilus (69-125 ap. J.C) s'est illustré en produisant un véritable chef-d'œuvre sur les vies des douze Césars.

En considérant l'historiographie africaine traditionnelle à travers les récits des griots manding du Mali, des joueurs de Mvet dans la société Béti-Bulu du Cameroun ou des tambourinaires Tutsi du Burundi, on constate que l'individu est toujours au centre des souvenirs mémorables. Comme le souligne Sékéné Mody Cissoko, les grands hommes comptent beaucoup dans l'histoire de l'humanité et particulièrement celle de l'Afrique. Symboles des aspirations de leurs peuples, héros mobilisateurs des forces profondes, ils constituent des valeurs indispensables au réveil des consciences et à l'enracinement dans les traditions culturelles.

Les tendances de l'historiographie, particulièrement en Occident, ont fait en sorte que la méthode biographique fut quelque peu délaissée, voire dédaignée. Ce fut la conséquence des dilemmes et choix épistémologiques qui ont marqué les sciences sociales dès le second tiers du XIXe siècle. Dilemmes du quantitatif/qualitatif, dilemme de l'objectif/ subjectif. Les nouveaux choix épistémologiques cherchèrent, par la même occasion, à disqualifier l'histoire politique et psychologique et à rendre obsolète l'histoire dite événementielle. Il leur fut reproché d'être élitistes, voire biographiques, d'ignorer la société globale et le sériel ; de viser le particulier et d'ignorer l'analyse, d'être ponctuelles et d'ignorer la longue durée.

La mise à mort de l'histoire dite événementielle fut proclamée à bon compte, quand un bric-à-brac de faits politiques, culturels et économiques fut appelé à remplacer le traditionnel. Les formes et degrés de l'opération historique furent, pour ce faire, travestis par les penchants dogmatiques du matérialisme historique, notamment la thèse qui affirme que « ce sont les masses qui font l'histoire ». Il y a là une prétendue validité supra-historique appliquée à tort, indistinctement, à toutes les époques historiques, à toutes les aires de civilisations.

L'historiographie fut ainsi marquée, au cœur du XXe siècle et dans plusieurs pays, par une éclipse de la biographie qui fut abandonnée, à quelques exceptions près, aux romanciers. En France, cette tendance est liée au mouvement issu de l'École annale dont la méthode est fondée sur l'analyse des faits économiques et sociaux, sur la longue durée. Il s'agit, en d'autres termes, d'une sorte de Saint-Simonisme épistémologique dont le but est d'évacuer le politique et l'événement de l'opération historique.

Ce point de vue, systématiquement, revêt une dimension théorique contestable. Le point de vue véritablement fécond dans l'analyse de la dynamique historique ne peut être que dialectique. L'histoire, en effet, comme processus systématique, procède par des voies de l'évolutionnisme social, mais s'appuie résolument sur l'analyse des faits empiriques, des questions pratiques et réalistes. Il s'agit là d'une posture épistémologique qui différencie la pratique historique de l'emprise de la culture et du général qui caractérise souvent l'anthropologie.

En un certain sens, les événements ne sont pas des litanies arides. Ils sont souvent le résultat des expressions et des dynamiques au centre desquelles se situe l'acteur de l'histoire. D'où la nécessité de prendre en compte aussi bien les processus que les effets singuliers.

Alors que la forme discursive dominante de la modernité a été longtemps caractérisée par l'effacement de l'événement et sa dissolution, l'événement nous revient, un autre événement d'une réelle densité. Ce retour est le résultat d'une révision critique des certitudes qui a conduit à un renouvellement des sciences sociales, en rapport notamment avec la crise de mutation générale des sociétés occidentales. Ces nouvelles tendances épistémologiques ont eu pour conséquence la réhabilitation de la biographie qui semble dès lors libérée des blocages ou de faux problèmes qui la maintenaient. C'est ainsi que l'historiographie contemporaine des États-Unis d'Amérique est marquée par la prévalence des récits biographiques et l'émergence de la *Family History*.

En Afrique noire, la biographie, mode privilégié du récit historique traditionnel, est un phénomène ancien si l'on se réfère à l'œuvre de l'Imam Ibn Fartua, historiographe de la cour du Bornou, qui rédigea dès le XVIe siècle une biographie de l'empereur Idriss Alaoma (1926). Cette tradition

a été perpétuée comme genre par de nombreux historiens professionnels contemporains : c'est autour de la vie de Samori Touré qu'Yves Person a bâti l'une des plus monumentales et érudites thèses d'Etat soutenues à la Sorbonne. Tout un mouvement se manifeste dans les départements d'histoire des Universités africaines en faveur des récits de vie.

Loin d'être simplement narrative, la biographie est scandée par les problèmes posés aux étapes cruciales de cette vie. Elle pose de ce fait la problématique essentielle des rapports entre l'acteur de l'histoire et le lieu social, car si la subjectivité reste prégnante dans n'importe quel récit de vie, le référentiel au social ne l'est pas moins. Faire de la biographie un genre historique porteur, c'est donc avant tout éliminer le faux problème de l'opposition prétendue entre l'individu et la société dont Pierre Bourdieu a mis en exergue l'inanité.

L'individu n'existe en effet que dans un réseau de relations sociales diversifiées. Il importe dès lors de chercher à retrouver le champ extérieur de la personnalité, en d'autres termes l'environnement, de façon intégrée et globalisante. L'acteur historique devient par là même un sujet « globalisant » autour duquel s'organise tout le champ de la recherche. Comme le souligne avec pertinence Jacques Le Goff, l'acteur historique cristallise autour de lui l'ensemble de son environnement et l'ensemble des domaines que découpe l'historien dans le champ du savoir historique. Le personnage participe à la fois de l'économique, du social, du politique, du religieux.

Si l'acteur de l'histoire « globalise » une somme de phénomènes de nature diverse, c'est parce que des événements spécifiques influencent à travers lui la destinée de groupes sociaux entiers, ou alors s'y reflètent. L'approche biographique apparaît incontestablement comme une grille de lecture et d'analyse à large spectre, car elle se situe au carrefour de la personne et de la société.

Si la démarche biographique, par son caractère concret, vise souvent à produire les effets du réel, elle sait aussi faire sa part à l'idéologie, entendue comme conception générale du monde explicite ou implicite du groupement concerné. Il en découle que la biographie est aussi en mesure de rendre compte de l'histoire structurale et de l'histoire des idées d'une société. Ayant pris conscience des données extérieures du milieu social qui influence l'acteur, la tâche de l'historien doit naturellement conduire à l'examen des déterminismes intérieurs auxquels obéit le même acteur. C'est là un objet fondamental d'étude qui pose la problématique de l'initiative personnelle dans le processus historique. Giovanni Levi aborde avec beaucoup de sagacité cette question en indiquant que la biographie constitue le lieu idéal pour vérifier le caractère interstitiel et néanmoins important de la liberté dont disposent les acteurs de l'histoire. Il s'agit, en

d'autres termes et plus concrètement, du fonctionnement des systèmes normatifs où l'acteur dispose toujours d'une marge de manœuvre par rapport à la plasticité des institutions.

Pour Léo Hamo, l'essence de la latitude d'action et la marge de manœuvre sont des déterminants auxquels est soumis l'acteur de l'histoire : son action étant pour une part soumise à des facteurs qui lui sont extérieurs, pour une autre part à des facteurs intérieurs à sa personne. C'est ce dualisme et la réalité de la marge de manœuvre qui expliquent pourquoi ceux qui appartiennent à une société donnée en viennent à s'opposer à elle, ou à vouloir lui apporter des changements essentiels, sinon révolutionnaires. L'initiative personnelle dans le processus historique pose, en définitive, la question des intérêts et des valeurs dont l'acteur historique s'assigne délibérément le service, de même que la hiérarchie qu'il trace. L'interrogation sur la portée et l'effort de l'action délibérée conduit à l'évaluation des différents repères permettant d'apprécier la liberté de l'acteur de l'histoire. On conçoit, de prime abord, que l'acteur important est celui qui dispose d'un pouvoir, d'une autorité et obtient une obéissance. Il en tire un prestige qui, dans des circonstances exceptionnelles, se transforme en véritable légende : ainsi en est-il de la légende de Chaka Zoulou, de la légende de Napoléon Bonaparte, de la légende de Mao Tsé Toung tissée au cours de la fameuse Longue Marche, ou encore de la légende de Nelson Mandela forgée dans la relégation, dans le tristement célèbre bagne de Robben Island.

Ainsi, le rôle de l'acteur de l'histoire ne peut s'éclairer et être évalué qu'au travers d'une approche médiane, qui renverrait dos à dos la thèse de Carlyle selon laquelle l'histoire est faite par les « héros », et celle de Marx pour qui l'action du milieu et des masses est déterminante. La disqualification de l'approche séparatiste et de l'étanchéité doit dès lors faire face à une épistémologie mettant en exergue les faisceaux d'influence réciproque à travers les multiples facettes et les diverses possibilités qu'offre l'action du personnage historique dans son environnement social.

Il y a également d'importants problèmes méthodologiques liés à l'étude des acteurs de l'histoire. Les publications biographiques ayant surabondé depuis quelques décennies, on pourrait penser qu'il s'agit là d'un exercice aisé, où il suffit d'amasser des matériaux et de posséder un certain talent d'écriture. Il en est tout autrement, car il faut se rendre à l'évidence que la biographie historique est une façon de faire l'histoire avec des implications et des exigences d'une réelle complexité.

La biographie historique ne requiert pas seulement des méthodes intrinsèques à la pratique historique : position d'un problème, quête et critique des sources, traitement et effort d'explication. La biographie confronte l'historien et l'interpelle de façon particulièrement aiguë et

complexe. Il s'agit, avec beaucoup de sagacité et de sens de la mesure, de mettre en rapport la dimension de la particularité avec la globalité, par une synthèse des éléments constitutifs.

Il s'agit, en d'autres termes, d'une prise en compte de la « personnalisation » des événements et de la mise en valeur du contexte social, pour bâtir un système permettant une meilleure saisie à la fois des structures et des superstructures sociales. A la différence de l'anthropologie où le rôle de cette personnalisation est de l'ordre de la validation, la méthode historique assigne à la spécificité plutôt un rôle d'information, ce qui conduit à se garder, autant que faire se peut, des jugements de valeur.

Un problème de méthode crucial dans le genre biographique se pose souvent à l'historien, à la manière d'un dilemme : faut-il opter pour une spécialisation de l'étude ou pour l'exhaustivité ?

Autrement dit, le récit de vie doit-il couvrir toute l'existence de l'intéressé ou doit-il être focalisé sur un thème particulier ? La réponse à cette série de questions nous conduit à l'épineux problème de la chronologie. Concernant l'homme en tant qu'individu, cette chronologie court de la naissance à la mort. La biographie de l'acteur de l'histoire devra cependant choisir, dans cette tranche chronologique, les moments forts et les inscrire dans une durée optimale, pour repérer la dialectique de la continuité et du changement. Outre les moments forts, il y a des moments d'une apparente placidité, mais néanmoins d'une grande importance : c'est la tendre enfance que l'anthropologue norvégienne Marianna Gullestad caractérise comme étant une période déterminante dans la formation de la personnalité. On retrouve donc, au cœur de la biographie, une des préoccupations essentielles de l'historien, celle du temps de la biographie qui ne doit pas être envisagé de façon abrupte : le recul est toujours nécessaire, pour enquêter sur les antécédents, tout comme une approche prospective mesurée permet d'évaluer, à moyen terme, les conséquences de l'action historique.

La biographie comme genre historique pose enfin des questions de déontologie, des questions qui relèvent de la praxis historique et de la responsabilité, comme le suggère François Bédarida. Il importe avant tout d'éviter la tentation du panégyrique ou de l'hagiographie ; il importe *a contrario* d'éviter de verser dans l'indépendance et des jugements de valeurs intempestifs. C'est pourquoi l'exercice de la responsabilité de l'historien, spécifiquement dans le domaine des récits de vie, implique deux conditions. D'abord l'indépendance, qu'elle soit politique ou intellectuelle, sociale ou financière : c'est l'exigence de liberté par essence, le respect scrupuleux et minutieux des canons de la discipline : c'est l'exigence de vérité et d'objectivité.

Le rôle de l'acteur de l'histoire, défini par les données intrinsèques de l'individu et les contingences du lieu social, se joue dans le cadre d'un espace déterminé. Il nous faudrait dès lors esquisser une réponse à ce questionnement d'une grande pertinence épistémologique : quelle géographie apparaît plus adéquate pour la production historique, en Afrique plus particulièrement ?

L'histoire en Afrique a été grande accompagnatrice du processus de désaliénation culturelle et de décolonisation, et l'on constate une continuité évidente d'idées et d'organisations à cet égard. Les martyrs de la conquête européenne ont été les figures emblématiques ayant servi de modèle référentiel aux combattants de la liberté : Samory Touré en Afrique de l'Ouest, Emir Abdel Kader au Maghreb, Chaka Zoulou en Afrique australe, Rudolf Douala Manga Bell et Martin Paul Samba au Cameroun.

Avec l'accession à l'indépendance et à la souveraineté, les jeunes Etats vont faire de l'histoire le levier fondamental pour transcender les clivages multiples, promouvoir un sentiment nationaliste, exalter des valeurs patriotiques. Cela a produit un discours historique conforme aux aspirations et aux réalités du moment, mais un discours somme toute largement instrumentalisé qui a connu parfois quelques dérives. On pourrait expliquer ce phénomène d'abord par l'artificialité qui caractérise la plupart des Etats africains qui ont hérité des frontières tracées à la Conférence de Berlin de 1884, et dont la métamorphose en nation est aléatoire. Cela s'explique aussi par le fait que l'histoire nationale ainsi produite s'est apparentée parfois à une idéologie au service de l'élite politico-administrative.

La situation de l'Afrique à l'aube du troisième millénaire, son devenir se caractérisent, d'une part, par la crise de l'Etat-nation dont la crédibilité s'érode, d'autre part, par la globalisation qui entraîne une ouverture irrésistible. Cette situation a des implications qui ont abouti à de nouvelles orientations épistémologiques apparemment contradictoires.

L'histoire nationale, si elle est loin d'être disqualifiée, perd du terrain au profit d'une histoire transnationale, plus vaste, plus ouverte, et dont les problématiques sont plus conformes à l'effort d'intégration politique et économique de l'Afrique.

Parallèlement, s'affirme de plus en plus un nouveau paradigme, celui de la localité, qui apparaît, par rapport au modèle hégémonique étatique, comme une épistémologie alternative d'une histoire « par le bas », comme le souligne Mamadou Diouf. La région [localité] supporte une certaine historicité et des histoires qui, sans s'affirmer dans une spécialité radicale, constituent une « bibliothèque » particulière qui permet une meilleure prise en compte des dynamiques sociopolitiques profondes. La localité apparaît ainsi comme un espace d'initiatives et de libertés où opèrent des acteurs de l'histoire incarnant la diversité des segments constitutifs des sociétés africaines.

Incontestablement, la localité, ou encore le « terroir », constitue un concept valorisant au plan de l'heuristique et un cadre opératoire pour un travail de terrain susceptible d'aider à une meilleure intelligibilité des faits de conscience et des forces sociales qui s'y croisent. La localité ne doit cependant pas être perçue en tant que déterminisme géographique. Elle n'est pas close mais reste ouverte et subit le principe des vases communicants, en rapport dialectique avec le territoire national et la région, au sens large du terme.

En Afrique, l'historiographie porte souvent sur les dynamiques locales ; cette tendance peut éclairer et servir d'impulsion aux politiques de décentralisation qui apparaissent comme le passage obligé pour un développement socioéconomique harmonieux et durable et pour une bonne gestion politique et administrative.

Orientation bibliographique

- Bédarida, F., octobre-décembre 1994, « Praxis historique et responsabilité », *Diogène*, n° 168.
- Hamo, Léo, 1970, *Acteurs et données de l'histoire*, Paris, PUF.
- Le Goff, J., mars-avril 1989, « Comment écrire une biographie historique aujourd'hui ? », *Le Débat* n° 51.
- Le Goff, Jacques et Nora, Pierre [sous la direction de], 1974, *Faire de l'histoire, II Nouvelles approches*, Paris, Gallimard.
- Londsdale, J., 1973, « L'apparition des Nations africaines », *Perspectives nouvelles sur l'histoire africaine*, présenté par Mveng, R.P., E., Paris, Présence Africaine.
- Mauss, Marcel, 1983, *Sociologie et anthropologie*, Paris, 8^e éd.
- Pelletier, Jean et Golbot, 1969, Jean Jacques, *Matérialisme historique et histoire des civilisations*, Paris, Éditions Sociales.
- Person, Y., 1974, *Samori, une révolution dyula*, Dakar, IFAN.
- Poirier, J., Clapier-Valladon, S., Raybaul, P., 1983 *Récits de vies, théorie et pratique*, Paris, PUF.
- « Quelle histoire pour l'Afrique de demain ? », Séminaire méthodologique UNESCO/CODESRIA, Ndjamena, Tchad, 1989.
- Thomas, N., 1998, *Hors du Temps, histoire et évolutionnisme dans le discours anthropologique*, Paris, Berlin.

Se référer également aux ouvrages et articles suivants :

- Aron-Schnapper, D., et Hanet, D., janvier-février 1980, « D'Hérodote au magnétophone : sources orales et archives orales », *Annales Economie Société Civilisation*, pp. 183-199.
- Bertaux, D., [dir], 1981, *Biography and Society, the Life History Approach in the Social Sciences*, London, Sage Publication.
- Burgos, M., 1979, « Sujet historique: le problème de l'histoire de vie », *Information sur les Sciences Sociales*, XVIII -1, pp. 27-44.
- Bya, J., 1970, « Persistance de la biographie », *Discours Social*, n° 1, pp. 23-32.
- Envelberg, E., Schleser, H., mai 1998, « Problème et méthode de la biographie », *Actes du colloque de la Sorbonne*.

- Godelier, M., 1996, « Anthropologie sociale et histoire locale » Grahiva, *Revue d'Histoire et d'Archives de l'Anthropologie*, 20, pp. 83-93.
- Gullestad, M., and Reider, A., 1991, « Ecrivez votre vie », *Cahiers de Sémiologie Textuelle*, pp. 43-64.
- Joulard, P., mai 1979, « Historiens à vos micros, le document oral, une nouvelle source pour l'histoire », *l'Histoire*, n° 12, pp. 106-112.
- Lejeune, P., 1975, *Le pacte autobiographique* Paris, Edition du Seuil.
- Maurois, A., 1930, *Aspect de la biographie*, Paris, Grasset.
- Olney, J., 1980, éd., *Autobiography, Essays Theoretical and Critical*, Princeton, N. J.: Princeton University Press.